

Nollywood

L'usine à rêves de l'Afrique

Le Nigeria, devenu le deuxième producteur de films au monde, derrière l'Inde et devant les Etats-Unis, inonde le continent africain de ses CD vidéo à un euro

Action !» Les tambours roulent, les danseurs s'élancent, tandis que la parade des masques s'ébranle sous le regard des caméras et des villageois. Les distractions sont rares dans la brousse... Tourné dans la région d'Onitsha dans le sud-est du Nigeria, le film a pour cadre une tribu à l'époque précoloniale. A quelque 300 kilomètres de Lagos, il a suffi de dissimuler un malencontreux plastique sur le toit d'une case pour recréer le décor. La production a fait venir de la capitale une trentaine d'acteurs et figurants qui ont troqué leurs téléphones portables, faux jeans Diesel et ceintures Dolce&Gabbana contre les maquillages et costumes de leurs ancêtres. Drapé dans son pagne, couvert de colifichets et de gris-gris, le riche Orumba célèbre par cette fête la naissance de son premier fils, qu'il présente à l'assemblée pour le faire ovationner.

Vous n'aurez probablement jamais l'occasion de connaître la fin de cette histoire typiquement nigériane. Inconnus du public occidental, ces films historiques, souvent inspirés des contes colportés par les griots, rencontrent pourtant un grand succès sur le continent noir. Ils constituent le genre le plus étonnant d'un cinéma méconnu mais prolifique : en deux décennies, le Nigeria – ou Nollywood – est devenu le deuxième pays producteur au monde (872 films sortis en 2006), derrière l'Inde (1 091),

avec Bollywood, et devant les Etats-Unis (485), avec Hollywood, selon une étude de l'Unesco (1). Cette industrie emploierait 1 million de personnes dans la production et la distribution pour un chiffre d'affaires annuel encore faible de 200 millions d'euros, à en croire le NFVCB (National Film and Video Censors Board), qui supervise le septième art au Nigeria. La saga nollywoodienne a commencé par accident en 1992. Cette année-là, Kenneth Nnebue, un commerçant d'Onitsha, décide de produire un film pour écouter un gros stock de cassettes vierges. Ainsi naît « Living in Bondage », l'histoire d'un homme qui, pour acquérir richesse et puis-

Mais pourquoi cette industrie a-t-elle plus prospéré au Nigeria qu'ailleurs en Afrique ? « Grâce à un marché intérieur de 140 millions d'habitants », pointe Steve Ayorinde, rédacteur en chef du quotidien « The Punch » et spécialiste du sujet. Une taille qui permet à Nollywood de se développer dans tous les genres (*voir encadré*), dans le Nord musulman comme dans le Sud chrétien. Lagos demeure l'épicentre de l'industrie, mais cette mégapole chaotique de 15 millions d'habitants voit sa cote baisser, du fait des embouteillages chroniques, de l'environnement dégradé et des bakchichs qu'il faut verser pour les tournages en

scène d'ouverture montre un prêtre dans un autocar appelant les voyageurs à cette prière rituelle. A peine ceux-ci ont-ils répondu amen que le prêtre s'interroge sur l'efficacité de cet exercice et sort un revolver grâce auquel il entreprend cyniquement de les dévaliser...

Au-delà du réalisme et du sens du rythme qui caractérise ce cinéma, Nollywood doit son succès à l'invention d'un modèle économique sans équivalent ailleurs. Dans quel autre pays est-on capable de tourner en dix jours, avec une caméra numérique légère et un budget de quelques milliers d'euros, un long-métrage dont le banc de montage se réduit à un simple ordinateur ? Où peut-on enchaîner les films à un rythme industriel, à l'instar de la star Emeka Enyiocha qui a joué dans plus de 100 longs-métrages en quinze ans de carrière ? En l'absence de maisons de production d'envergure, de studios de cinéma, de subventions publiques, le développement de cette industrie repose sur l'ingéniosité et la persévérance des professionnels qui l'animent. « Nous manquons d'argent, de temps pour investir dans du bon matériel, peaufiner les scénarios, faire répéter les acteurs. Nous faisons donc des films de gué-

VHS d'hier, fournit donc l'essentiel des recettes. Grâce à des prix imbattables (1 ou 2 euros la nouveauté, 50 centimes la location) et à un réseau très dense d'échoppes et marchés vidéo, Nollywood diffuse ses œuvres jusque dans les villages. Avec comme revers de la médaille un piratage massif de la part des distributeurs. « A l'étranger, c'est pire, les producteurs peuvent encore moins facilement contrôler le niveau réel des ventes », remarque Shaibu Husseini, critique cinéma au « Guardian ».

Qu'importe : amortissant leurs films sur un immense marché intérieur qu'ils saturent en quelques semaines pour prendre de vitesse les pirates, Nollywood exporte désormais sur tout le continent noir et dans les communautés d'expatriés africains aux Etats-Unis et en Europe. Tournant plus de la moitié des films en anglais, il inonde le marché anglophone et, pour séduire les francophones, double de plus en plus ses productions. Résultat, les industries audiovisuelles des petits pays du continent reculent face à ce cinéma plus libre de ton et en symbiose avec la culture populaire africaine. En France, le fournisseur Free va intégrer à son bouquet la chaîne Nollywood en option

Un miroir de la violence du pays

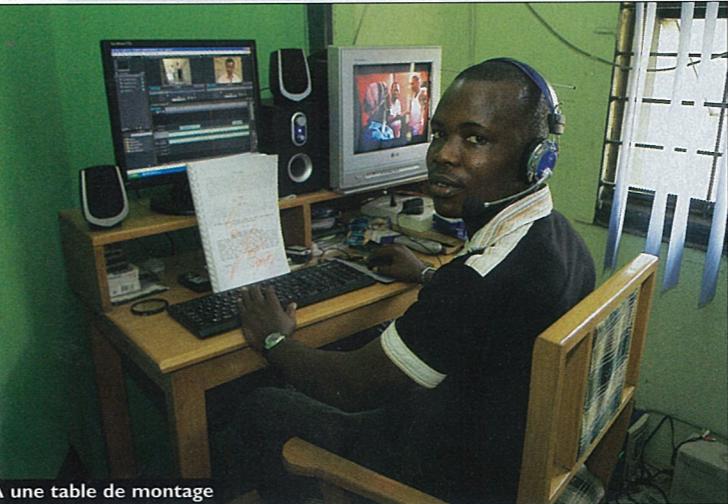
Avec la démocratisation du régime, certains films abordent des sujets sensibles, comme « Across The Niger » qui évoque ainsi la guerre civile au Biafra. Le gros de la production, cinéma ou télévision, porte cependant sur les drames contemporains, qui font partie du quotidien des Nigérians. Ainsi la série « The Patriots » met-elle en scène la contrefaçon de médicaments. « Beaucoup ici, meuvent de ce trafic. Avec ce feuilleton, nous cherchons à éduquer le public », explique son producteur Chidi Nwokeabia. Reste que les scénarios abondent en violences de toutes sortes. « Si le public adhère à des histoires aussi funestes, c'est qu'elles ont une fonction d'exorcisme », analyse Pierre Barrot, auteur du livre « Nollywood ».



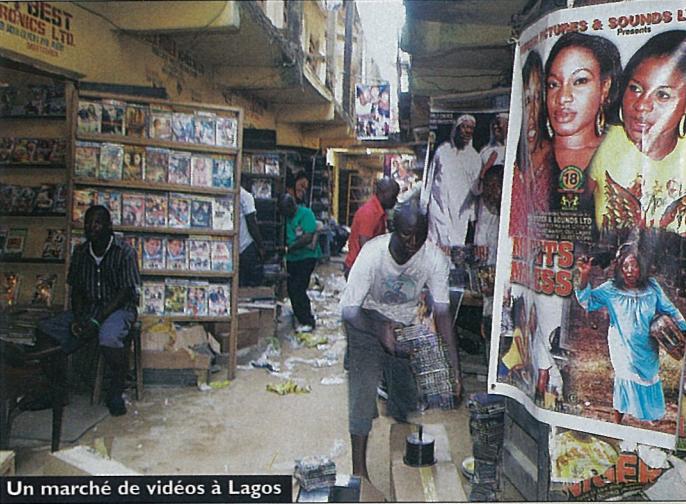
Pendant un tournage



Acteurs maquillés et costumés comme leurs ancêtres



A une table de montage



Un marché de vidéos à Lagos

sance, commet un meurtre rituel sur sa femme, laquelle revient ensuite le hanter. Contre toute attente, ce film tourné avec un budget ridicule se vend rapidement à 750 000 exemplaires et assure la fortune de Kenneth Nnebue.

Attirés par ce succès, d'autres entrepreneurs se lancent à leur tour. Depuis, l'usine à rêves est devenue synonyme de succès, richesse et gloire pour les jeunes qui s'inscrivent dans les cours d'art dramatique, et d'évasion pour des millions d'Africains auxquels Nollywood offre un loisir bon marché. « Longtemps, la culture populaire se limitait à la musique, aux contes, à la danse. Le cinéma, lui, venait de l'étranger. Nollywood a montré que nous étions capables de faire des films qui intéressent le public africain », explique la star Bob Manuel Udoekwu.

extérieurs. D'où la délocalisation des productions à 300 kilomètres à l'est vers les villes d'Asaba et d'Onitsha, situées en pays Ibo. Régulièrement, les équipes de Nollywood prennent cet axe réputé pour ses « nids d'autruche » et ses dangers. A l'aller, on y verra un autobus se consumer au bord de la route. Au retour, un motard gisant sur la chaussée, que les véhicules se donnent tout juste la peine de contourner. Personne ne s'arrête. « C'est risqué, on peut se faire braquer », justifie un producteur, familier de ce trajet. Des prédateurs ambulants montent d'ailleurs régulièrement dans les bus exhorter les voyageurs à prier Jésus afin qu'il les protège des accidents et des attaques à main armée. Ce folklore a même inspiré les scénaristes du film « Issakaba » : la

« rilla, rapides et efficaces, qui touchent leur public, avec une fin heureuse de préférence », résume le réalisateur Nonso Ekene Okonkwo.

Promoteur d'un modèle à bas coût, Nollywood se passe des salles de cinéma, tombées en décadence dès les années 1980, et mise tout sur la consommation à domicile, favorisée par les problèmes d'insécurité et de transport. Pourtant, les télés n'achètent qu'une partie des productions nigérianes. Et encore à vil prix, en épargnant tout risque de programmation. « Il nous arrive de payer pour faire diffuser une série. Si l'audience est au rendez-vous, les annonceurs affluent et nous récupérons une partie des recettes publicitaires », explique le producteur Chidi Nwokeabia. La vente massive de CD vidéo, qui ont remplacé les cassettes

payante. Et dans le quartier Château-Rouge à Paris, bastion de l'Afrique noire francophone, les vidéos nigérianes commencent à percer.

« J'ai démarré il y a trois ans, ça marche de mieux en mieux », se félicite le gérant d'une boutique vidéo. Sa réussite économique acquise, reste encore au Nigeria à faire ses preuves sur le plan artistique. Optimiste, le réalisateur Nonso Ekene Okonkwo assure : « Nollywood a survécu de nulle part, sans que personne l'attende. Un jour, il surprendra le monde en s'imposant à Cannes ou aux Oscars. »

FRÉDÉRIC BRILLET

(1) D'autres sources évoquent 2 000 longs-métrages sortis par an, en y intégrant les petites productions.

Le phénomène vidéo au Nigeria » (L'Harmattan). Une fonction d'exorcisme à la hauteur des problèmes qu'affronte le pays : entre les mariages forcés, les femmes battues ou violées, le sida, le fanatisme religieux qui déchire les communautés chrétienne et musulmane, les querelles tribales, la guérilla qui conteste (au sud) la répartition des revenus du pétrole, la corruption, une criminalité endémique, le trafic de drogue et de faux médicaments, le Nigeria concentre tous les maux de l'Afrique. Et les scénaristes n'ont qu'à ouvrir le journal pour y puiser des idées...

F. B.
Photos Frédéric Brillet